

et indépendante qui en est le résultat, est avantageuse sous ce rapport qu'elle conserve l'énergie et la vigueur, mais d'un autre côté, elle dégènerait facilement en un dur égoïsme qui empêche de sentir tout ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde physique et moral. Un des traits caractéristiques de l'esprit Canadien devrait être l'amour de la nature et cependant, tandis qu'en Angleterre on respecte les arbres comme des monuments, souvenirs des ancêtres, ici on ne les considère que pour la quantité de bois de corde qu'ils représentent. L'instituteur aurait donc beaucoup à faire pour inculquer à ses élèves l'amour de la nature, des beaux-arts et de la littérature, et il devrait y donner beaucoup plus de soins.

Le troisième point de différence entre l'anglais d'Angleterre et celui du Canada, vient de ce qu'ici à vrai dire, il n'y a pas de degrés dans la société. Il suit de là que les situations et les charges étant à la portée de tout le monde, sans qu'il n'y en ait aucune, qui soit réservée plutôt à une classe de la société qu'à une autre, le caractère national se modifie sensiblement; chaque homme se sent jusqu'à un certain point son seul maître, il est plus indépendant. Ce manque de degrés sociaux et de rigides distinctions qui font qu'ailleurs les hommes semblent se mouvoir comme dans un petit espace, demande que le Canadien-Anglais reçoive ici une éducation en rapport avec cette vie indépendante et pleine d'énergie. Le fait est que l'état de la société en Europe devient de jour en jour plus semblable au nôtre. On s'habitue à considérer bien plus l'homme et ce qu'il est par lui-même que sa position sociale. Les capacités intellectuelles et l'activité ne manquent pas aux jeunes gens de ce pays, ils possèdent ces qualités autant et plus que tous autres, mais on ne doit pas attendre de récoltes d'un champ qui n'a pas été ensemencé. Nous ne pouvons pas espérer de manufactures et de beaux-arts sans posséder les écoles nécessaires. Dans les vieux pays et aux États-Unis, on n'a rien épargné pour ouvrir partout des écoles de beaux-arts et de dessin, mais nous, comme si nous espérons récolter sans avoir semé, nous aimerions à voir fleurir les beaux-arts sans donner à l'intelligence qui doit les faire naître, la première éducation nécessaire. Comme minorité, il est nécessaire que nous nous efforcions d'obtenir par la culture de l'esprit l'influence et la position élevée que nous ne pouvons pas obtenir par le nombre. Nous pourrions avec raison nous confier à l'esprit de justice et d'équité de la majorité, mais nous ne saurions accepter cette position. L'Anglais doit s'élever par lui-même et pour cela, il faut que l'éducation la plus élevée se répande au milieu de la population canadienne-anglaise afin qu'elle tienne par l'instruction une position qu'elle ne saurait obtenir par le nombre.

Lord Aylmer parla après M. Dawson, et prit pour sujet : l'instruction agricole.

La prospérité de ce pays, dit-il, dépend entièrement de l'agriculture, et le sol sur lequel doivent reposer tous nos intérêts est riche et productif. Sur le cultivateur, sur son intelligence, son activité, et ses succès repose la prospérité de toutes les classes de la société : s'il réussit, tout le monde en profite, s'il ne réussit pas, tout le monde s'en ressent. Nous ne devrions donc rien épargner pour faire progresser l'agriculture : est-ce ce que nous avons fait ? Jetons un regard sur l'histoire de l'agriculture dans ce pays, et voyons s'il a été fait quelque chose pour son avancement. Sommes-nous beaucoup plus avancés que les premiers colons ? Je crois que non. Ne regarde-t-on pas en effet de nos jours l'agriculture comme un travail dégradant, un ouvrage de mercenaires plutôt qu'une profession de la plus haute importance ? Dans l'enseignement des sciences, essaie-t-on un peu de montrer leur rapport avec l'agriculture ? Qu'est-ce que nos cultivateurs connaissent en fait de mécanisme, de géologie et de chimie et de beaucoup d'autres sciences avec lesquelles ils sont continuellement en contact par la pratique ? C'est dans la culture de nos terres que nous trouverons nos capitaux, et l'habitant qui possède ces terres, devrait plus que tout autre avoir une bonne instruction. Mais si le cultivateur n'estime pas lui-même et ne considère pas sa profession, comment peut-il espérer que les autres l'estimeront ? Tout art, toute science tend à se perfectionner, mais notre cultivateur se contente du travail manuel. Le progrès se fait sentir dans toutes les branches d'industrie excepté en agriculture, et cependant plus que toute autre, elle devrait progresser. Nous avons plusieurs bons collèges, aucun d'eux n'enseigne l'agriculture. Nous avons des écoles de théologie, de médecine, de droit, des écoles militaires et de belles bibliothèques, mais on ne donne aucune attention à l'agriculture qui soutient toutes les professions. Bien plus, si on demande au gouvernement, qui se montre si libéral pour tout autre genre d'instruction, une école d'agriculture, on ne reçoit aucune réponse.

Quelle vue plus agréable que celle d'une ferme de 400 acres où on verrait appliquer les connaissances agricoles acquises jusqu'à ce jour et où on verrait accourir de toutes les parties du pays des élèves à qui on enseignerait les sciences qui ont quelques rapports avec l'agriculture. Sur cette ferme on ferait l'expérience de nouvelles

inventions agricoles, de tout nouveau grain qu'on voudrait introduire. On criera peut-être aux dépenses, mais n'est-il pas juste que l'on dépense un peu d'argent à l'avantage du cultivateur qui se trouve à payer la plus large part des taxes ?

Comme plusieurs instituteurs Canadiens-Français se trouvaient à cette séance, l'Hon. M. Chauveau prit ensuite la parole en Français. L'Hon. C. Dunkin fit un discours dans lequel il dit entre autres choses :

Il faut établir une différence entre l'importance du progrès moral et intellectuel et celle du progrès purement matériel, on ne saurait nier que le premier est bien plus important que le second. Il faut donc que l'instituteur s'applique principalement à obtenir ce progrès moral et intellectuel. J'ai parcouru autrefois l'Isle Nantucket, qui est simplement un banc de sable où on ne voit pas un seul arbre, à peine y trouve-t-on un port pour y descendre. Tout vaisseau quelque soit son tonnage est obligé de mettre des lumières de la cale au bout des mats pour passer la barre à l'entrée de ce port ; et cependant dans cette isle on voit une grande et belle ville bien bâtie, avec une douzaine d'églises bien fréquentées : et la population de cette ville quoique dépourvue de tout avantage, n'ayant rencontré au contraire que des obstacles, est parvenue à tenir son rang sous tous les rapports au milieu de plusieurs autres villes plus avantageusement situées. La seule chose qui y manque ce sont les pauvres. Et quelle est la raison de cet état prospère obtenu au milieu de tant de difficultés ? C'est que les premiers habitants de cette ville étaient les meilleurs d'entre les meilleurs, la crème de la crème, ils avaient fui la persécution qui les poursuivait sur la terre ferme de même que ceux de la terre ferme avaient fui la persécution d'Angleterre. Ils constituaient la partie la plus morale de toute la population, et c'était là la cause de la prospérité. La Nouvelle Angleterre dans son ensemble, est encore une preuve de l'importance du progrès moral et intellectuel. La plupart des hommes qu'on voit s'élever à quelque haute position dans les états de l'ouest, du sud ou du centre, sont descendants des premières familles qui ont peuplé la Nouvelle Angleterre si célèbre pour son haut caractère moral et intellectuel. Ainsi que M. Dawson, je suis d'avis que comme minorité, nous devons commander le respect de la majorité par une haute éducation et une conduite irréprochable ; cependant, je peux assurer cet auditoire qu'on ne saurait rencontrer dans une majorité plus d'esprit, de justice et de bon vouloir envers une minorité, que nous en rencontrons aujourd'hui dans les Canadiens Français. On a plus de considération pour les Anglais à Québec qu'on en a pour les Français à Ottawa. Avec Lord Aylmer, je suis aussi d'opinion qu'on doit donner à l'agriculture la plus grande attention. Nous n'aurons jamais trop de cultivateurs, même si le pays en était couvert, tandis que les autres classes de la société ne doivent augmenter qu'en proportion des cultivateurs.

Ainsi, on devrait dans l'enseignement s'occuper de l'agriculture, de manière à préparer les garçons à la vie de cultivateurs et les filles à celle de femmes de fermiers. On se trompe quand on s'imagine qu'un fou ou un lourdaud peut faire un bon cultivateur, car il n'y a pas d'occupation qui demande plus d'adresse, de prévoyance et de connaissances. J'ai étudié l'agriculture et la loi et je me suis convaincu que la première est plus difficile à apprendre que la seconde. Pour former le cultivateur et lui donner l'instruction et les connaissances nécessaires, on ne doit donc rien épargner. Et je ne doute pas que le gouvernement ne fasse tout en son pouvoir pour obtenir les grandes améliorations suggérées par Lord Aylmer. Une excellente manière de répandre l'instruction agricole dans nos campagnes serait d'enseigner dans les écoles normales toutes les branches qui y ont rapport, car les instituteurs qui sortiraient de ces écoles répandraient leurs connaissances en agriculture et en horticulture partout où ils enseigneraient.

Mais outre cela il faut que chacun prenne à cœur le progrès de l'agriculture ; il faut que le cultivateur s'instruise lui-même, cultive son intelligence et fasse donner à ses enfants une éducation qui les rende des cultivateurs instruits et intelligents. Dans ce but, il ne doit rien épargner pour le soutien des écoles et des collèges établis pour cet enseignement, et s'il trouve qu'il y a encore quelque autre chose à faire, il doit en informer le gouvernement.

L'Hon. M. Chauveau remercia ensuite Lord Aylmer pour son travail sur l'instruction agricole : ce sujet, dit-il, qui occupe depuis longtemps le gouvernement, paraît aisé en théorie, mais il est très-difficile en pratique. L'importance d'un pareil sujet doit éveiller l'attention du pays entier, et je suis heureux que le gouvernement dans ses efforts pour établir l'instruction agricole dans cette Province rencontre ainsi l'opinion publique. Par ces efforts, on a déjà réussi à établir deux écoles d'agriculture : une à St. Anne et l'autre à l'Assomption.

Tout ce que le gouvernement a fait en faveur de l'agriculture n'est peut-être pas connu de la population anglaise, car les deux races en Canada me rappellent le célèbre escalier du Château de Chambord en France. Cet escalier est disposé de façon que deux personnes peu-